
Pour une mise à NU : *Passages* de Catherine Dajczman

Witnessing: Passages by Catherine Dajczman

Getuigen, NU: Passages van Catherine Dajczman

Émilie Patrie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1544>

DOI : 10.4000/temoigner.1544

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2014

Pagination : 26-27

ISBN : 978-2-84174-688-0

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Émilie Patrie, « Pour une mise à NU : *Passages* de Catherine Dajczman », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 119 | 2014, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 23 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/1544> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.1544>

Tous droits réservés

POUR UNE MISE À NU : PASSAGES DE CATHERINE DAJCZMAN

SPECTACLE Première création de la compagnie NU, *Passages* est mise en scène par Marcel Pomerlo, et Catherine Dajczman y endosse, avec celui d'auteur, le rôle de l'« Héroïne ». Ce récit à une seule voix, traversé par des faisceaux de l'Histoire, se situe au point de passage entre plusieurs destins : celui de l'héroïne, de son grand-père polonais et de sa grand-mère québécoise.



© Martin Brisson

Le rite de *Passages* est une expérience mémorielle à laquelle les spectateurs montréalais ont pu prendre part dès l'automne 2008 dans une salle intime de l'ESPACE GO. La même année, cette petite œuvre théâtrale obtient le prix Coup de cœur de Télé-Québec. La captation sous format DVD accompagnée de son support textuel foncièrement poétique est disponible depuis 2011 aux Éditions du Marais.

HÉROÏNE, *dans un état de détresse*
 Qu'est-ce que tu fais ?
 Qu'est-ce que tu fais !
 Pourquoi tu m'ouvres pas la porte ? [...]

Elle crie, un cri qui transperce l'atmosphère de quiétude d'une soirée où l'on a bien choisi son programme : aller au théâtre. Alors, « pourquoi tu m'ouvres pas la porte ? » Pourquoi ne pas ouvrir la petite porte sur son Histoire ? Il faut passer par là, passer par l'intimité, l'intensité des maux, afin de passer à autre chose, s'extirper les souffrances des passés et du présent conjugués.

Catherine Dajczman est la matière même de son œuvre puisqu'elle se met en scène personnellement en racontant son histoire familiale, tiraillée entre un lourd passé lié à la déportation de son grand-père, Zaydie en yiddish, qui s'exile au Québec après la Shoah, et un passé heureux du côté de sa grand-mère québécoise, Lucienne, ayant donné la vie à onze enfants. L'auteure confronte donc deux mondes diamétralement opposés : « Vie Mort » (Dajczman, *Passages*, p. 52), le Québec et la Pologne, dans une écriture elliptique (soit une « mimétique de la discontinuité » qui n'est pas sans rappeler la poétique de l'écriture concentra-

tionnaire), paroxystique, polyphonique (Montréal est une des – rares – villes bilingues, particularité que l'on retrouve à plusieurs reprises dans la pièce ; aussi, l'héroïne incarne-t-elle plusieurs voix).

Trouble, sursaut d'humeur, humour caustique, effets de comique, l'héroïne catalyse tous ses flux, nous rendant témoin de son introspection, une exploration du « Moi » dans toute sa complexité. On relève une brutalité dans les mots, une intensité dans les gestes. Le jeu est puissant, tantôt méditatif, tantôt pantomimique, voire hystérique. L'héroïne nous livre une véritable performance, physique et mémorielle, le spectateur noue alors une relation directe avec l'unique protagoniste, témoin descendante de survivant. L'œuvre théâtrale prend la forme d'un monologue adressé, réflexif reprenant une « quête intemporelle et universelle » (p. 24) menée par l'héroïne, « comme si » – nous empruntons la structure du « comme » de Schaeffer dans son *Pourquoi la fiction ?* – la pièce de théâtre (voire l'histoire) se construisait devant nos yeux. Cette quête, dont la visée est libératrice, répond à un désir de révéler à soi-même et au monde le lourd fardeau mémoriel que représente la Shoah pour les nouvelles générations. En effet, l'héroïne en proie aux doutes, aux angoisses, n'incarne pas seulement la voix de son grand-père « Zaydie » (p. 35) dans la partie éponyme du texte théâtral : « Mon nom est Jonas Dajczman. Je suis né le 30 août 1924 à Sosnowietz, en Pologne. Mon éducation s'arrête à la septième année, parce que je suis Juif, on m'interdit de poursuivre mes études. [...] Première loi : Vous, les Juifs, vous ne pouvez plus sortir après dix-huit heures et vous devez porter une étoile bleue. Si vous désobéissez, vous serez arrêtés [...] » (p. 39), elle connaît des « symptômes » traumatiques similaires à ceux des rescapés des camps tels que les cauchemars à répétition théorisés notamment par la psychologue Nathalie Zajde. Effectivement, l'héroïne se souvient de ses cauchemars lorsqu'elle était enfant : « J'ai complètement paniqué. État de choc. Y s'est passé quelque chose. Y'avait des morts... partout. J'étais debout, derrière des grillages, toute seule au milieu de plein de cadavres. Le stationnement était devenu... un camp. » (p. 51), mauvais rêve qu'elle revit « en direct » et cherche à capter selon la coutume amérindienne, à exorciser en public. On comprend donc que la projection dans l'autre est totale et multiple.

Les *Passages* sont représentatifs d'un théâtre novateur qui « réveille » par la grande dynamique qu'ils proposent et le thème qu'ils traitent : le témoignage

de la troisième génération. Ainsi, la pièce devient un refuge collectif pour la mémoire et la transmission, un espace de « co-mémoration ». À son tour, le spectateur se mue en nouveau témoin d'un message qui lui est transmis directement. Ce message – composé de la charge testimoniale du grand-père de l'héroïne et de son expérience de descendante – trouve une issue positive car sa réception dure dans le temps, il continue de faire son chemin dans l'esprit du spectateur héritier et légataire en devenir ; ce faisant, il répond à l'attente d'une éthique du témoignage, pour une juste préservation de la mémoire héritée.

Indissociable de l'héritage et du devoir qui nous incombe, la mémoire héritée est une dette que l'héroïne se doit de payer. Une dette – au sens ricœurrien du terme – dont l'impératif est de faire, « la chose à faire » étant associée au devoir de transmission de la mémoire : « Dette de larmes pour toutes ces personnes mortes non pleurées / Un puits sans fond / Toutes ces femmes vivent en moi... », déclare l'héroïne (p. 52-53). Le passage par la micro-histoire semble aujourd'hui incontournable, la mémoire personnelle interagit alors avec la mémoire des autres comme le suggère Pierre Ouellet, nourrissant alors la macro-histoire universelle.

Ainsi, ce projet est subversif et original à plus d'un titre : il permet un traitement authentique de la mémoire par l'accès à un témoignage unique, autodiégetique. Le dessein est alors de pallier la saturation de la mémoire dont fait état Régine Robin en ramenant l'expérience atroce dans le cercle privé de la vie comme, de son côté, le suggère Aharon Appelfeld. La posture hystérique de l'héroïne (et le rapport au passé, si l'on emprunte cette fois-ci à la psychanalyse) adoptée pour la mise en scène interroge le « travail » de la mémoire, engageant un dépassement du témoignage originel tout en revendiquant la Shoah comme un objet de création universel. ■

Émilie Patrie

→ Plus d'infos

◆ Passagère dans nos vies, Catherine Dajczman anime des formations spirituelles, et emprunte un nouveau chemin tortueux (comment devient-on une grande sœur ?) avec *Gretel et Hansel*, un texte de Suzanne Lebeau, mise en scène de Gervais Gaudreault avec la compagnie Carrousel, elle a effectué une tournée au Québec à l'automne dernier (2014).

◆ Catherine Dajczman, *Passages* + DVD, Montréal, Marais, 2011, 76 p.